

Arius et l'arianisme jusqu'au
concile de Nicée : thèse...
soutenue devant la Faculté
de Montauban pour obtenir
le grade [...]

Charpiot, Théophile. Auteur du texte. Arius et l'arianisme jusqu'au concile de Nicée : thèse... soutenue devant la Faculté de Montauban pour obtenir le grade de bachelier en théologie / par Théophile Charpiot,.... 1883.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

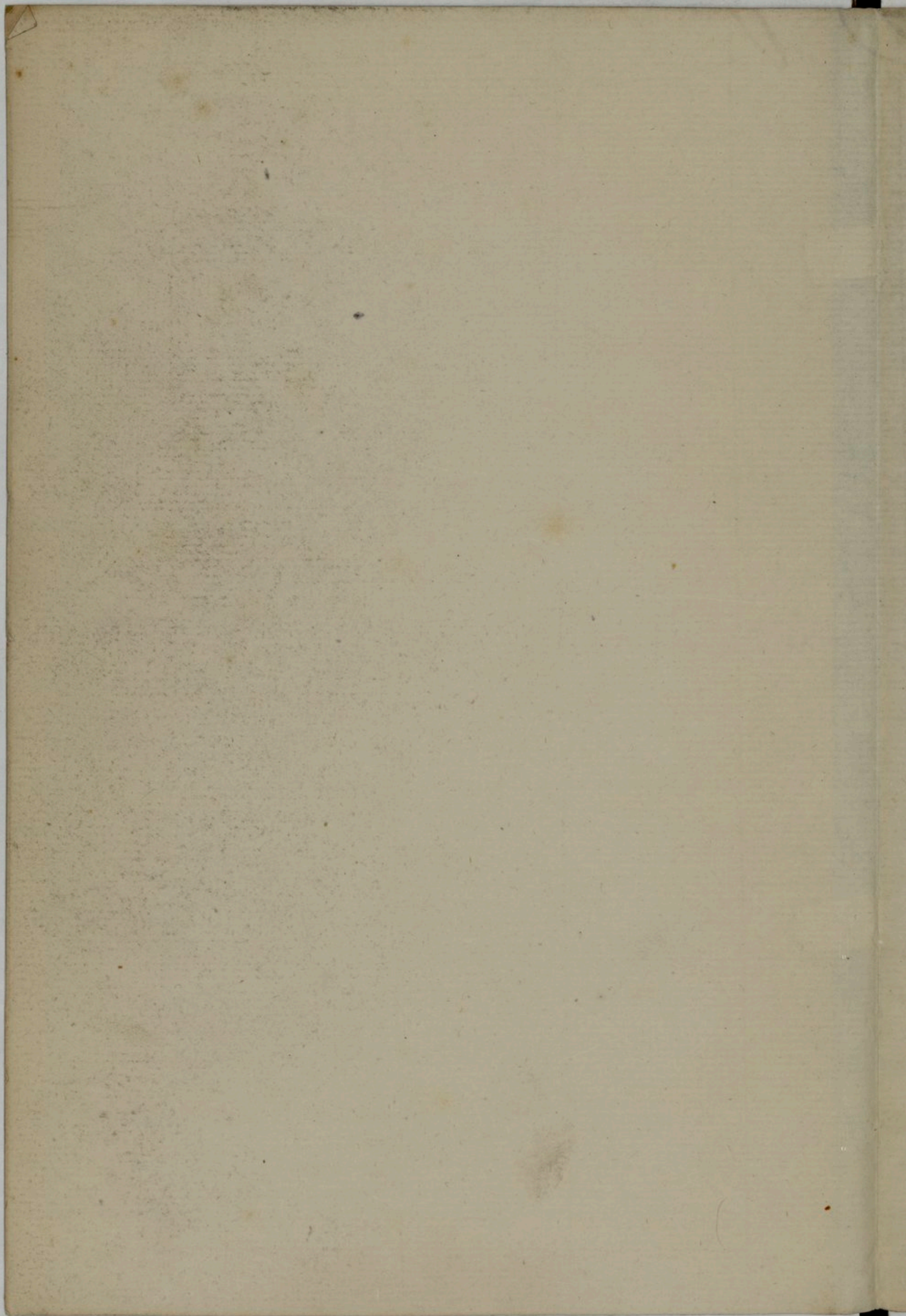
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

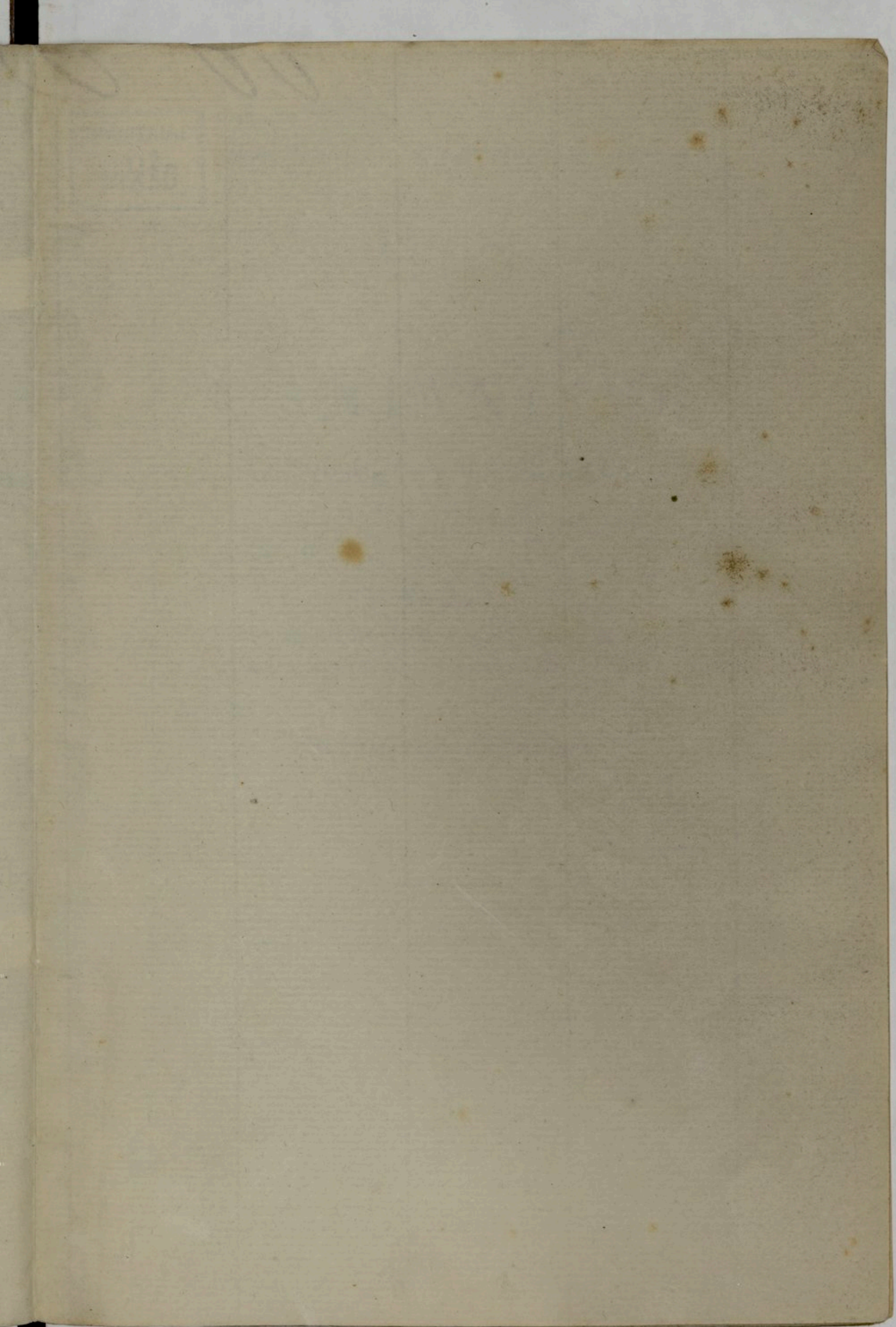
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

INVENTAIRE
D²
14885

D²





INVENTA

D
148

D

INVENTAIRE

D²
14885

ARIUS

ET

L'ARIANISME

JUSQU'AU CONCILE DE NICÉE

THÈSE

PUBLIQUEMENT SOUTENUE DEVANT LA FACULTÉ DE MONTAUBAN

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

PAR

THÉOPHILE CHARPIOT

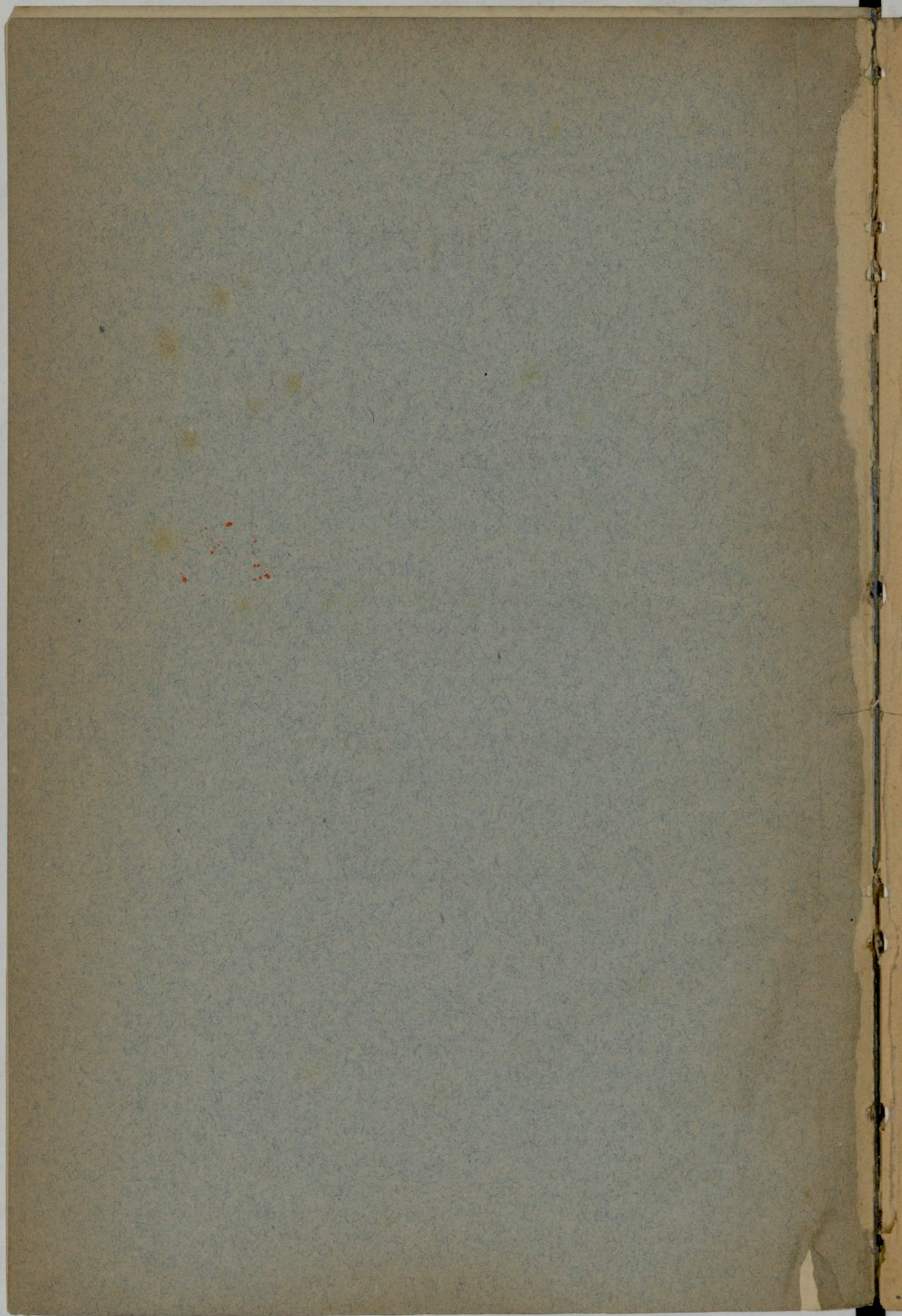
de Fontevault (Maine-et-Loire)

GENÈVE

IMPRIMERIE TAPONNIER ET STUDER, ROUTE DE CAROUGE

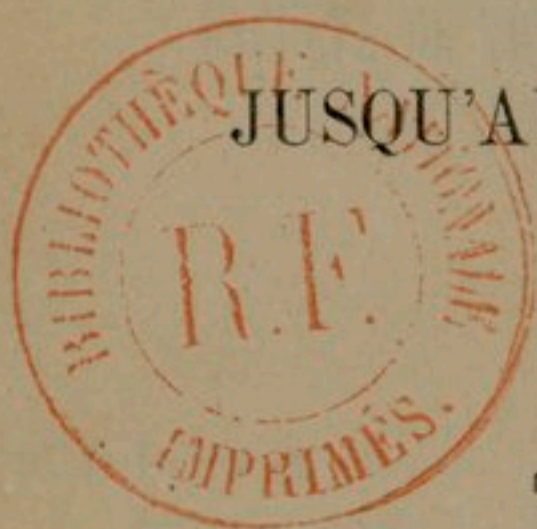
1883

D²

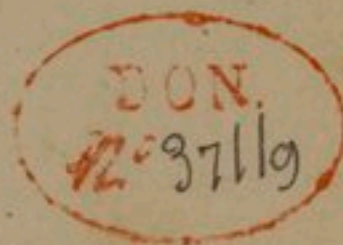


ARIUS
ET
L'ARIANISME

JUSQU'AU CONCILE DE NICÉE



THÈSE



PUBLIQUEMENT SOUTENUE DEVANT LA FACULTÉ DE MONTAUBAN

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

PAR

THÉOPHILE CHARPIOT

de Fontevault (Maine-et-Loire)



GENÈVE

IMPRIMERIE TAPONNIER ET STUDER, ROUTE DE CAROUGE

—
1883

D²

14885

ARTS

LIBRARY

THE

LIBRARY

THE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

UNIVERSITÉ DE FRANCE

ACADÉMIE DE TOULOUSE

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

PROFESSEURS

MM. BOIS ☼ Doyen. Morale et éloquence sacrée.
NICOLAS ☼ . . Philosophie.
PÉDÉZERT ☼. Littérature grecque et latine.
MONOD ☼. . . Dogmatique.
BRUSTON . . . Hébreu et critique de l'Ancien-Testament.
WABNITZ. . . . Exégèse et critique du Nouveau-Testament.
DOUMERGUE. Histoire ecclésiastique.
LEENHARDT. Chargé d'un cours de Sciences naturelles.
SAYOUS. Chargé d'un cours d'Histoire et de Littérature.

EXAMINATEURS

MM. DOUMERGUE. Président de la soutenance.
MONOD ☼
BRUSTON.
BOIS ☼

*La Faculté ne prétend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.*

ARIUS ET SA DOCTRINE

JUSQU'AU CONCILE DE NICÉE

Comme l'indique le titre de ce travail, nous ne nous sommes point proposé de faire une étude générale de l'arianisme, mais seulement d'une période de la longue controverse qu'il a provoquée ; il eût été impossible de renfermer dans les bornes d'un travail comme le nôtre un sujet aussi vaste. Nous nous sommes donc arrêté à l'étude des commencements de cette controverse. C'est un point dont les auteurs ecclésiastiques qui ont écrit un peu longuement, soit sur l'arianisme, soit sur le Concile de Nicée, se sont fort peu occupés.

Il faut tenir compte de cette lacune pour s'expliquer la sévérité des jugements portés sur Arius et sur sa doctrine par les Pères de l'Eglise.

Nous n'avons pas la prétention de vouloir combler cette lacune ; il appartient à des plumes plus autorisées que la nôtre de traiter ce sujet avec toute la compétence et les connaissances qu'il comporte. Notre seule ambition est de poser les jalons d'une pareille étude, et de montrer l'intérêt qu'elle présente, soit au point de vue de l'équité historique,

soit dans le développement de la dogmatique chrétienne.

Cette étude nous a vivement intéressé malgré les difficultés sans nombre qu'elle renferme. La principale gît dans la disparition totale des écrits d'Arius, qui ont tous été soigneusement détruits, sauf quelques fragments de lettres dont il faut user avec une extrême prudence. Les auteurs qui nous fournissent, en effet, des indications sur ce sujet, les accompagnent de jugements fortement empreints de partialité, surtout en ce qui concerne le caractère et la personne d'Arius ; aveuglés par la haine théologique, ils ne reculent pas devant les accusations les plus passionnées, pensant ainsi plus facilement discréditer et détruire l'opposition d'Arius.

Ce procédé, quelque blâmable qu'il soit, a été tellement employé par tous ceux qui, de près ou de loin, ont pris part à la lutte, que nous ne croyons pas devoir le passer sous silence. Il y a là un piège sans cesse tendu sous nos pas, et que nous nous efforcerons d'éviter. On voit souvent la pensée du maître dépassée, et même exagérée par ses disciples ou ses admirateurs ; à plus forte raison doit-elle être facilement dénaturée lorsqu'elle est reproduite par un adversaire. On veut préciser, serrer la pensée pour faciliter l'attaque ; de bonne foi on la fausse, et il en sort ce qu'elle ne contenait pas. Cela est vrai surtout pour l'arianisme. Nous ne connaissons Arius et sa doctrine que par les citations qu'en font ses adversaires orthodoxes ; or, dans toute controverse, on ne cite que les passages qui prêtent le flanc à la critique ; on laisse de côté ceux qui atténueraient et justifieraient peut-être les

autres. Détachés de leur contexte, les fragments des lettres d'Arius cités et envisagés à un point de vue qui pourrait n'être pas celui de l'auteur, ne peuvent que difficilement nous donner une idée vraie du système.

On le voit, les mêmes difficultés reviennent à chaque pas.

Malgré toutes les lacunes résultant d'un pareil état de choses, nous nous efforcerons de grouper les points principaux de cette controverse, et ce ne sera pas là la moindre partie de notre tâche. Pour ce motif, nous avons jugé nécessaire de jeter un coup d'œil sur la période qui précède la nôtre, pour voir si les idées ayant cours sur la personne de Jésus-Christ n'avaient aucune ressemblance avec celles préconisées par l'arianisme. Nous examinerons ensuite les circonstances dans lesquelles se produisit cette controverse, et le rôle joué par Arius et ses partisans; nous aborderons la dernière partie de notre travail, qui est un bref aperçu de la doctrine arienne à sa naissance. Cette dernière partie est de beaucoup la plus importante, et c'est avec regret que, pour ne pas faire une trop large part à l'hypothèse, nous la traiterons avec la plus grande brièveté.

Quant aux ouvrages que nous avons consultés, ce sont d'abord les historiens ecclésiastiques de cette époque : Théodoret, Socrate, Sozomène, puis Tillemont, enfin le Père Maimbourg, Hagenbach et Gieseler.

CHAPITRE PREMIER

COUP D'ŒIL SUR LA PÉRIODE QUI PRÉCÈDE L'ARIANISME

Il est impossible de juger sainement de l'arianisme si on le détache du milieu historique dans lequel il s'est développé. Socrate et Théodoret qui le jugent étranger à toutes les controverses qui l'ont précédé, le donnent comme un résultat de la jalousie, et s'il a pu se propager, c'est grâce à l'astuce de celui qui s'en est fait le champion. Il paraît plus rationnel, tout en admettant les sentiments qu'on reproche à Arius, de supposer que l'arianisme eût une autre source. Nous pouvons tout au plus voir, dans le ressentiment d'Arius contre son évêque, une cause occasionnelle du débat, car, nous le verrons par la suite, à peine le presbytre eût-il énoncé et soutenu ouvertement ses opinions, qu'il se mit en relation avec Eusèbe de Nicomédie ; il savait ce dernier si bien en conformité d'opinion avec lui, qu'il était sûr de trouver et qu'il trouva, en effet, en lui un chaud partisan.

Que l'Eglise d'Alexandrie prit parti dans la querelle de son évêque et d'un presbytre, cela eût été naturel,

et nous ne verrions là qu'une discussion fomentée par la jalousie et l'ambition. Mais l'appui qu'Arius ne tarda pas à trouver auprès de théologiens qui n'avaient aucun sujet de plainte à formuler contre l'évêque Alexandre, nous oblige à chercher un motif plus sérieux à cette controverse. Ce motif, nous le trouvons dans le fait que l'arianisme semblait résoudre certaines questions que l'orthodoxie laissait dans le vague. Les uns éprouvaient le besoin d'opposer au polythéisme le Dieu unique de la Bible, les autres se laissaient aller au besoin de spéculation, et séparaient tellement les trois personnes de la Trinité, qu'ils tombaient dans l'extrême opposé. Bref, on cherchait trop à concilier le christianisme avec la philosophie grecque; de là, des erreurs, des contradictions qui, une fois mises en lumière, devaient porter les esprits à accepter telle ou telle conception des vérités chrétiennes prétendant éviter ces faiblesses. Or l'arianisme paraissait à la fois satisfaire la conscience chrétienne et la spéculation; là est le secret de sa force. Arius, du reste, ayant dès son arrivée à Alexandrie donné dans le schisme des Mélétiens, avait été pour ce motif condamné par Pierre, évêque de cette ville. Nous pensons, avec Hagenbach, qu'il est impossible de nier toute filiation entre l'arianisme et les controverses qui l'ont précédé. Nous ne pouvons, sans entrer dans des développements qui seraient déplacés ici, montrer dans chaque système ce qui nous fournirait quelque analogie avec l'arianisme. Contentons-nous donc de quelques exemples aussi brefs que possibles, mais concluants, à l'appui de notre assertion.

Quoique Philon d'Alexandrie soit en dehors de notre champ d'étude, nous n'hésitons pas à remonter jusqu'à lui pour y trouver une tendance à laquelle l'arianisme n'a point échappé.

« La doctrine philonienne des intermédiaires est
« basée sur la transcendance divine absolue. 1^o L'idée
« de la perfection physique de Dieu empêche Philon
« de mettre la divinité en rapport immédiat, soit avec
« la nature confuse et sans ordre, soit avec le cos-
« mos, qui n'est qu'une organisation de la matière,
« et infiniment inférieur à Dieu. 2^o L'idée de la per-
« fection morale de Dieu empêche ce philosophe,
« soit de considérer la Divinité comme cause immé-
« diate de l'homme (nature mixte capable de bien et
« de mal), soit de la mettre en contact avec le mal
« ou l'apparence même du mal (ex. : arrêter les pro-
« grès du mal, punir les méchants, sont des œuvres
« indignes de l'Être moralement parfait). A l'effet de
« résoudre les antinomies, Philon est obligé d'intro-
« duire entre Dieu et l'Univers (par la voie spécula-
« tive), une série d'intermédiaires auxquels il attri-
« bue les fonctions incompatibles avec la nature de
« l'Être suprême. L'ensemble de ces intermédiaires
« peut être compris dans la notion générale de Logos
« divin (Thèse du D^r Henri Soulier, chap. IV). »

Cette idée de Philon, nous la retrouvons dans l'arianisme ; ce Logos, intermédiaire entre le Créateur et la créature, devient pour Arius le Fils qui, créé de toute éternité par le Père, est à son tour le créateur du monde. Pour Philon, le Logos est l'organe manifestateur de la divinité ; de même Arius dira que le Père a créé le Fils uniquement en vue de notre

propre création, que s'il n'avait pas voulu créer le monde, il n'aurait pas créé le Fils.

Il nous serait facile de multiplier ces rapprochements, mais ils pourraient paraître forcés et nous devons nous borner.

Si de Philon nous passons aux Pères de l'Eglise qui, depuis les temps apostoliques jusqu'au Concile de Nicée, ont été les colonnes de la chrétienté, nous verrons que ceux d'entre eux qui passaient et passent encore pour très orthodoxes, n'étaient, en ce qui concerne la divinité de Jésus-Christ, rien moins que cela, lorsque, quittant le terrain scripturaire pour entrer dans la spéculation, ils cherchaient à délimiter le rôle et la puissance des deux premières personnes de la Trinité.

Hagenbach dit, en parlant d'Origène, et après avoir exposé en peu de mots quelle avait été la conception primitive du Logos de Jean : « La théologie n'en resta pas à cette conception pratique du Logos historique.... Si Tertulien avait déjà relevé d'une manière plus exacte la personnalité du Logos par l'expression Fils, que ce n'avait été le cas auparavant, maintenant, Origène se rattache complètement à cette manière de parler, et par là est conduit à la notion d'une filiation (engendrement), qui le força d'admettre la subordination du Fils au Père. » (p. 100, § 43).

Et plus loin encore, à propos des Monarchiens, il dit : « La sévère distinction des hypostases dans la Trinité, conduisit tout d'abord au système de la subordination d'après laquelle le Fils fut placé,

« selon le rang, au-dessous du Père, et le Saint-Es-
« prit au-dessous du Père et du Fils, ce qui compor-
« tait en même temps en soi-même une apparence de
« trithéisme. Cette apparence, les orthodoxes durent
« la repousser par opposition aux Monarchiens ; en
« effet, les premiers, dans le but de tenir fort à
« l'unité de Dieu, abandonnèrent la distinction des
« personnes, et s'attirèrent ainsi le reproche d'une
« confusion des personnes (patripatianisme), ou
« même d'une tendance hérétique à nier la divinité
« de Jésus-Christ. Mais alors, le système de l'hypos-
« tase et en même temps de la subordination, fut
« précisément porté à son faite par Origène ; de telle
« sorte que l'orthodoxie menaçait de se transformer
« en hétérodoxie, ce qui donna naissance aux dis-
« putes ariennes dans la période suivante. » (id. p. 100,
§ 46).

Ainsi, le besoin de spéculation avait entraîné beaucoup de théologiens dans différents systèmes qui, plus ou moins, attaquaient la divinité ou la personnalité de Jésus-Christ. Tantôt, selon les besoins de leur cause, ils affirmaient tellement l'unité des trois personnes de la Trinité, qu'elles étaient confondues ; tantôt ils posaient si fortement la distinction entre les trois personnes, qu'ils en venaient nécessairement à la subordination et, par là, à la création du Fils par le Père. C'est cette dernière idée, nous le verrons plus loin, qui souleva si fortement l'indignation d'Alexandre et de ses partisans contre Arius ; et les Pères de Nicée s'élèveront avec violence contre une telle proposition.

Ces quelques exemples, appuyés de l'autorité d'Ha-

genbach, nous paraissent suffisants pour montrer que l'arianisme n'est pas le produit de l'imagination d'Arius, incitée par la jalousie et l'ambition, mais bien le produit de l'époque qui l'a précédé.

Cela dit, passons à la partie historique de notre sujet.

CHAPITRE II

HISTOIRE D'ARIUS JUSQU'À LA NOMINATION D'ALEXANDRE À L'ÉVÊCHÉ D'ALEXANDRIE

Après avoir, dans le chapitre précédent, donné une idée générale de l'opposition tacite qui vint prendre corps dans l'arianisme pour se faire condamner plus tard par le Concile de Nicée, voyons quel était l'homme qui se mit à la tête du mouvement.

Ici, nous tâcherons de mettre autant d'impartialité dans nos vues que les historiens ecclésiastiques en ont peu mis. Disons d'emblée que nous ne voulons en aucune façon nous porter comme défenseur d'Arius et de sa doctrine ; mais cependant, il est juste de lui rendre ce qui lui est dû. Ce n'est point par des calomnies et des accusations sans fondement contre une personnalité, que l'on peut combattre victorieusement sa doctrine, et le christianisme, en particulier, renie toute solidarité avec un pareil système de défense, quelles que soient la position et les opinions de ceux qui ne craignent pas de s'en servir. Les Pères ne l'oublièrent que trop souvent, si nous en jugeons par ce que nous rapportent les historiens à ce sujet.

Les détails manquent totalement sur la partie de la carrière d'Arius qui a précédé son arrivée à Alexandrie. Il était originaire de la Lybie, patrie de Sabellius, et nous ne savons à quelle famille il appartenait; cependant, nous pouvons croire qu'il était né de parents chrétiens. Une lettre d'Arius (Théod., lettre d'Arius à Eus. de Nicomédie, I, 5), dans laquelle il prie Eusèbe de la remettre aux mains d'« Ammonius, son père, » a fait croire à quelques-uns qu'il était fils d'Ammonius : mais nous retrouvons ce même nom porté par un évêque en relation avec Arius (*Hist. du Conc. de Nicée*).

Il étudia à Antioche, dans l'école fondée par Lucien. Quant à ce dernier, voici comment Gieseler en parle : « Tandis qu'à Alexandrie l'interprétation des Ecritures « se faisait en vue d'appuyer la spéculation, nous trou- « vons, en Syrie et dans les provinces voisines favorisées « par les relations linguistiques de ce pays, les pre- « mières traces de cette étude des Ecritures historico- « grammaticale et exégétique plus indépendante, par « laquelle l'Orient s'est si fort distingué dans les « IV^e et V^e siècles. Parmi les écrivains de cette période, « nous connaissons, quoique fort imparfaitement, « Julius Africanus, à Nicopolis (Emmaüs), probable- « ment un presbytre (vers 230), ami d'Origène, le « premier chronologue chrétien, et deux presbytres « d'Antioche, Dorotheüs (vers 290), et *Lucien*, qui « souffrit le martyre à Nicomédie (311). (Gieseler, « vol. 1, p. 247). »

Eusèbe dit de ce dernier : « Homme excellent en « toute chose, et continent dans sa vie, et applaudi

« pour sa science des choses saintes¹ (Eus. VII, « 12; IX, 6). »

Lucien était un des disciples de Paul de Samosate, et, comme son maître, il fut à son tour exclu de l'Eglise. « Ceux qui disent que le Fils de Dieu a été « créé du néant, ont bu la lie de leur impiété (de « Lucien et de Paul de Samosate), ce sont Arius et « Achillas qui se sont élevés parmi nous, ajoute « Alexandre d'Alexandrie dans sa lettre à Alexandre « de Constantinople (Théodoret, 1, 4). »

Voilà, en résumé, ce que nous pouvons savoir sur Lucien qui succéda à Paul de Samosate dans la direction de l'école qu'il avait fondée à Antioche.

Ce fut sous la direction d'un tel maître que les facultés d'Arius furent cultivées, et la tendance adoptée dans cette école ne fut pas pour peu de chose dans la direction que prit plus tard son esprit. « En sortant de cette école, nous dit Mœhler, il était dialecticien fort habile et doué de beaucoup d'esprit, quoique cet esprit manquât de profondeur. » Il y apprit à s'exprimer avec clarté, avec élégance, avec facilité, et connaissait à fond les règles de la logique; doué comme il l'était au point de vue intellectuel, l'influence du maître contribua à développer en lui ces qualités qui permettent de présenter d'une manière brillante ce qui peut être sans grande valeur (Mœhler).

Arius ne trouva pas en Lybie un champ favorable à l'exercice de ses talents; il quitta sa patrie et vint à Alexandrie, deuxième ville de l'empire, et siège de

¹ Ἄνθρωπος τὰ πάντα ἄριστος βίω τε ἐγκρατὴς καὶ τοῖς ἱεροῖς μαθηματικῶν συγκεκροτημένος.

l'une des plus florissantes, et des plus importantes Eglises de l'Orient. Il y arriva à l'époque où l'évêque Pierre avait à lutter contre le schisme des Méléciens qui troublaient l'Eglise.

Arius, dès son arrivée, se rangea parmi les adversaires du patriarche jusqu'au moment où, mécontent des Méléciens, il se rapprocha de l'évêque qui, heureux d'enlever à ses adversaires un partisan aussi habile, lui conféra le diaconat. Mais plus tard Pierre, ayant dans un synode fait exclure les Méléciens de l'Eglise, Arius accusa l'évêque de tyrannie et d'injustice, et s'opposa ouvertement à lui. Le patriarche voyant que, malgré ses efforts, il ne pouvait gagner complètement Arius, le déposa. Arius prit le parti de se rapprocher de l'évêque ; il lui confessa ses torts et le supplia de le recevoir dans la communion de l'Eglise ; mais ce fut en vain.

Malgré les personnes influentes qu'Arius employa pour le gagner, Pierre demeura ferme jusqu'à sa mort. Achillas, qui lui succéda sur le siège épiscopal, ne repoussa pas Arius, et bientôt, convaincu que la plus grande partie des torts étaient du côté de son prédécesseur, il s'efforça de les racheter. Non-seulement il reçut Arius dans la communion de l'Eglise, mais il le réintégra dans la charge qu'il avait autrefois occupée. Peu de temps après il le nomma presbytre d'une des églises d'Alexandrie, celle de Baucale ; à ces fonctions, il ajouta celle de professeur des Saintes-Lettres dans son église cathédrale (Maimbourg).

Ces débuts d'Arius nous le montrent sous un jour peu favorable. C'était un esprit remuant, actif, avide de

jouer un rôle, feignant de renoncer à ses idées les plus chères lorsqu'il lui semblait profitable de le faire dans l'intérêt de sa cause. Sa conduite manque de droiture, son esprit d'élévation, et dans la suite, s'il devient plus réservé, plus adroit, il se laissera cependant entraîner par ce penchant qui diminue singulièrement la valeur de son caractère.

CHAPITRE III

DE LA NOMINATION D'ALEXANDRE A LA CONVOCATION DU CONCILE DE NICÉE

Arius, rendu plus sage par la manière dont Pierre avait agi à son égard, s'appliqua avec ardeur à l'accomplissement de ses devoirs. Il occupa bientôt une place importante dans le clergé ; sa réputation s'accrut toujours davantage, et, lorsqu'Achillas mourut, l'espoir qu'il avait de le remplacer sur le siège épiscopal n'était pas dépourvu de fondement ; mais Alexandre, presbytre connu très avantageusement, l'emporta sur lui et fut nommé.

Cet échec irrita Arius, et si pendant tout l'épiscopat d'Achillas il avait su se contenir, et avait réussi à faire oublier ses premiers errements, il n'attendait plus maintenant qu'un moment favorable pour donner libre carrière à son ressentiment, ainsi qu'aux tendances que son éducation avait fait naître et avait développées.

L'occasion se présenta bientôt ; Alexandre, dans le but d'instruire son clergé, le réunissait de temps en temps et lui expliquait quelques-unes des grandes vérités du christianisme. Discourant un jour sur la

Trinité avec un trop grand désir de montrer son érudition (Socrate), il démontra l'unité dans la Trinité, et cela probablement avec quelque exagération dans les termes. L'évêque demanda ensuite à chacun des assistants son avis sur la doctrine du Verbe telle qu'il venait de l'exposer.

Arius avait vu, dans la dissertation d'Alexandre, un retour au sabellianisme, et la réfuta comme telle. Non-seulement les paroles d'Arius ne furent pas sans écho (deux presbytres et sept diacres furent de son avis), mais Alexandre, paraît-il, ne put pas lui répondre. Arius avait affirmé que le Fils est inférieur au Père en toute chose, et, de plus, qu'il était une simple créature. Il se mit à répandre sa doctrine, d'abord dans des entretiens particuliers, ensuite dans son église de Baucale. Certains historiens prétendent qu'un grand nombre de vierges consacrées à Dieu (70 d'abord et ensuite 700), entraînées à la débauche par Arius, parcoururent Alexandrie et répandirent rapidement sa doctrine. Cela est complètement faux. Le fait est qu'Arius, fort de sa demi-victoire, répandit sa doctrine qui eut aussitôt de nombreux adhérents. Alexandre, voyant sa tranquillité et sa réputation compromises, fit venir Arius. Il essaya de le convaincre de son erreur, et voyant qu'Arius ne voulait pas se ranger complètement à son avis, le menaça d'excommunication. Arius, en réponse, l'accusa ouvertement de sabellianisme et d'hérésie. Outré, Alexandre convoque un synode qui déclare Arius hérétique et le dépose.

Ce dernier, caché dans Alexandrie, continua en

secret, mais non moins sûrement, à répandre sa doctrine qui bientôt divisa tout l'Orient. Poursuivi par les émissaires d'Alexandre, il alla se réfugier auprès des évêques de Palestine qui l'accueillirent avec bienveillance, par égard pour Eusèbe de Nicomédie qui sympathisait avec lui.

Après avoir résisté ouvertement à Alexandre, Arius avait écrit à Eusèbe de Nicomédie, dont il connaissait les tendances antiorthodoxes, et qui lui promit de le soutenir de toute manière. Arius, nous dit-on, avait senti le besoin d'avoir un protecteur puissant, et, à cet effet, s'était adressé à Eusèbe, d'abord évêque de Béryte, mais que l'ambition avait poussé à s'emparer du siège de Nicomédie, résidence royale, dont le titulaire jouissait d'une influence prépondérante.

Alexandre qui, après le synode d'Alexandrie, avait écrit une lettre aux évêques pour les prémunir contre Arius, irrité de la conduite de ceux de Palestine, s'en plaignit hautement. Arius, alors, accepta l'offre que lui faisait Eusèbe, et alla se réfugier à Nicomédie. Là, en sûreté, il s'occupa activement à répandre sa doctrine, non-seulement parmi le clergé, mais aussi parmi le peuple, et, pour cela, il composa un recueil de chansons à l'usage de tous les métiers.

Eusèbe et ses partisans firent chacun de leur côté une tentative pour réconcilier Arius et son évêque. Paulin de Tyr écrivit à Alexandre, Arius écrivit aussi, mais tout fut inutile. Le seul résultat de leurs efforts fut une nouvelle lettre d'Alexandre aux évêques, dévoilant l'hérésie d'Arius et donnant le nom de tous les hommes un peu marquants qui avaient embrassé cette cause.

Eusèbe présenta alors Arius à Constantia, sœur de l'empereur, sur l'esprit de laquelle il avait un grand ascendant, et qu'Arius gagna bientôt complètement, tant par sa parole onctueuse et persuasive que par son maintien noble, grave et imposant. L'évêque de Nicomédie, sûr d'un certain appui, convoqua un synode qui déclara Arius orthodoxe, et peu après, un second synode réuni à Césarée le rétablit dans ses fonctions, de sorte qu'il eut le champ libre en Palestine et put prêcher ouvertement sa doctrine.

Alexandre écrivit à Constantin une lettre dans laquelle il dévoilait les dangers de cette nouvelle doctrine et la conduite d'Arius et d'Eusèbe. L'empereur manda Eusèbe qui, ayant entendu la lecture de la lettre, éluda adroitement l'attaque en convenant qu'Arius avait eu tort de s'opposer à son évêque, mais en persuadant Constantin qu'Alexandre, ennemi personnel d'Arius, avait employé à son égard les rigueurs avant la persuasion. L'empereur écrivit aussitôt une lettre adressée à Arius et à Alexandre, où il leur ordonnait de se réconcilier, car ils étaient d'accord sur les points essentiels de la doctrine. Cette lettre n'eut aucun effet, et un nouveau synode convoqué à Alexandrie n'amena aucun changement.

Constantin, alors, écrivit lui-même une réfutation de l'arianisme, puis, comme l'incendie qui embrasait tout l'Orient menaçait d'atteindre bientôt le même degré en Occident, il résolut de réunir tous les évêques pour qu'ils trouvassent eux-mêmes le moyen d'arrêter et de détruire cette hérésie. A ce moment-là, deux autres causes de discorde troublaient aussi l'Eglise : c'étaient le schisme des Méléciens et la secte des

Quartodécimans, et tous les évêques du monde réunis d'un commun accord, devaient, sous l'influence du Saint-Esprit, résoudre toutes les difficultés et faire cesser tous les troubles. Mais il n'entre pas dans notre cadre de faire l'histoire du premier Concile œcuménique, où l'arianisme a joué un si grand rôle.

Il nous reste maintenant à exposer la doctrine qu'Arius soutint et développa pendant les événements que nous venons de raconter.

CHAPITRE IV

TRAITS PRINCIPAUX DE L'ARIANISME A SES DÉBUTS

Dans notre premier chapitre, nous nous sommes efforcé, non pas par des raisonnements et des arguments irrésistibles, mais simplement par quelques citations qui nous ont paru concluantes, de montrer que les idées fondamentales de l'arianisme ne sont pas parfaitement originales, comme certains historiens ecclésiastiques le donnent à entendre. Nous croyons avoir aperçu, dans l'époque qui a précédé l'arianisme, des tendances, des idées qui devaient y conduire sûrement. On a aussi prétendu que, si l'arianisme avait eu un développement aussi rapide, c'était surtout parce qu'une foule de gens sans convictions, n'ayant qu'en apparence embrassé le christianisme pour conserver la faveur du prince et pour suivre l'entraînement général, devaient se laisser entraîner à toute erreur de doctrine.

Il est parfaitement vrai que beaucoup de païens étaient entrés dans l'Eglise chrétienne pour tout autre motif que de servir Jésus-Christ qu'ils connaissaient seulement de nom. Il y avait là un élément mobile qui devait se laisser entraîner à tout vent de

doctrine. Arius a-t-il, pour donner de l'importance à son parti, cherché à le rendre respectable par le nombre ? C'est possible ; certains faits même semblent justifier ce reproche qui lui est adressé. Par exemple, son recueil de chansons à l'usage de tous les métiers, dont le but était de répandre sa doctrine parmi le peuple. Sans contester l'à-propos de ce reproche qui semble fondé, il est impossible de voir là la cause de cette rapide extension de la nouvelle doctrine. Si Arius employa ce moyen pour gagner les esprits simples et peu éclairés, il savait aussi attirer et persuader les esprits cultivés. Ses propres ennemis, après avoir énuméré ses qualités, disent (Mœhler) qu'il attira, par son génie, beaucoup d'hommes dont l'esprit avait été développé par l'éducation grecque. Il agissait donc sur toutes les classes de la société, et nous trouvons la vraie cause de cette action dans le vague où étaient les opinions de l'orthodoxie elle-même sur la Trinité et spécialement sur le Fils.

Les apôtres n'avaient pas systématisé ; mais de suite après eux, comme l'étude de la philosophie grecque était une condition essentielle de l'instruction à cette époque, on chercha à concilier cette philosophie avec le christianisme, et le besoin de spéculation entraîna souvent les Pères bien loin des données évangéliques. On peut comparer l'Eglise pendant cette période au cavalier ivre de Luther, et il ne faudra rien moins que le Concile de Nicée pour le remettre en selle.

Quelques lignes extraites de Gieseler nous montreront en peu de mots la marche générale des idées

dans les temps qui précèdent immédiatement l'apparition de l'arianisme comme système : « Tandis qu'on « tentait en vain de réunir à l'Eglise les Donatistes « et les Méléciens, le développement progressif de la « doctrine du Logos donna naissance à une nouvelle « controverse qui devint bientôt plus générale et « plus violente qu'aucune autre antérieure. La doctrine « commune du Logos, après l'expulsion des monar- « chiens, était qu'il est le médiateur de toute l'action « divine dans le fini, par la volonté du Père et infé- « rieure à Lui. Quant à son origine, l'idée la plus « généralement répandue avait été celle de l'émana- « tisme.

« En opposition à cette idée, l'école d'Origène re- « présenta le Fils comme un rayon éternel de la gloire « divine. Cet engendrement du Logos, hors de la « divine essence, par la volonté du Père, était toute- « fois encore une création ; et quand Denys d'Alexan- « drie, en opposition à Sabellius, avait donné une « plus grande prééminence au fait de la création du « Fils, on avait déjà pu apercevoir que cette création « ne pouvait pas être éternelle. Mais les émanatistes « s'offensèrent aussi de cette conclusion, car pour « eux, le Logos était éternel, sinon comme personne, « du moins dans l'essence de Dieu duquel il était « procédé. Denys prévint à ce moment-là une con- « troverse en cédant ; mais Arius, presbytre à Alexan- « drie, qui, dans l'école de Lucien, par une éducation « historico-exégétique, avait conçu l'amour d'une « clarté intelligible, tenta d'écarter la contradiction « latente, dans la doctrine d'Origène, en enseignant « que le Logos est un être créé, et, par conséquent, « non éternel. »

Nous partageons pleinement l'opinion de Gieseler au sujet des circonstances et des causes qui ont donné naissance à l'arianisme. Le jugement d'Hagenbach est dans le même sens, et si nous partageons l'opinion de ces deux théologiens, nous pouvons dire que c'est sans aucune servilité, car nous avons été amené aux mêmes conclusions qu'eux, à mesure que nous avançons dans l'étude de notre sujet. Il est impossible, en effet, de ne voir dans cette longue controverse, que le résultat de la jalousie et de la duplicité; il fallait, pour qu'elle se propageât avec tant de rapidité, qu'elle trouvât un écho dans les esprits. En effet, le vague de la doctrine orthodoxe lui permettait, selon les besoins de sa cause, d'affirmer tel ou tel côté de sa doctrine. De là il résulte qu'Arius put mettre très souvent ses adversaires dans la pénible alternative, ou de le déclarer orthodoxe ou de le condamner comme hérétique avec tel Père dont les opinions étaient estimées très orthodoxes, et sur les écrits desquels il s'appuyait. Nous sommes même fortement tenté de croire que si les historiens sont assez laconiques à ce sujet, c'est qu'ils avaient des raisons toutes particulières de l'être : en dévoilant l'hérésie, ils tenaient à pallier la faiblesse de l'orthodoxie.

Nous avons raconté les circonstances dans lesquelles a eu lieu la première discussion où Arius osa émettre ses opinions. Alexandre affirmait que le Fils de Dieu est égal, en honneurs, à son Père, qu'il a la même essence que celui qui l'a engendré, qu'il est comme lui, éternel, immuable, tout-puissant, qu'il est le Verbe et la Sagesse du Père, en un mot, que le Père et le Fils ne font qu'un.

Arius vit dans cette assertion une double confusion : d'abord ce Fils engendré par le Père et doué comme lui d'éternité, d'immutabilité et de toute-puissance, lui parut une monstruosité inadmissible ; c'était admettre deux principes parfaitement égaux, deux Dieux ; cela ne pouvait être. Ensuite, Alexandre affirme que le Père et le Fils ne font qu'un. Arius vit là une confusion des personnes de la Trinité, un retour au sabellianisme, et affirma alors la contrepartie : « Le Fils est la créature et l'ouvrage du Père, « il est son inférieur en toute sorte de perfections « divines. » L'immutabilité de Dieu lui avait paru attaquée par l'engendrement d'un Dieu en tout point pareil à lui ; c'était un dédoublement, un changement amené en Dieu et incompatible avec son essence. Il rejette cet engendrement : le Fils est une créature, il n'est donc pas l'essence du Père, il ne lui est pas semblable en toute chose puisqu'il n'est que son ouvrage. Il sauvegarde ainsi la dignité de Dieu qui seul est indépendant, immuable, infiniment parfait, « qui est Dieu de toute éternité, qui n'est Père que depuis qu'il a créé le Verbe pour faire toutes choses par lui. » Il ne s'arrête pas là, il déduit jusqu'au bout les conséquences du principe qu'il vient de poser, et il ajoute : « Par conséquent, il y a eu un temps où le Fils de « Dieu n'était pas, il a été tiré du néant, il n'est donc « pas éternel ni véritablement Dieu. »

Il arrivait à cette conclusion en prenant pour point de départ les paroles du patriarche Alexandre : « Le « Fils a été engendré par le Père. » Le Père est le principe, le Fils ne peut pas l'être à son tour ; il y a donc une dépendance de l'un vis-à-vis de l'autre, du second vis-à-vis du premier.

Mais cet engendrement, Arius l'entend à sa façon : il veut éviter tout ce qui pourrait ressembler à un dédoublement de la nature divine, et fait alors du Fils une créature, mais une créature créée de rien (ἐξ οὐκ ὄντων).

« Nous n'avons jamais ouï parler, dit Eusèbe, de
« deux êtres non engendrés, ni d'un être divisé en
« deux... Mais nous savons qu'il y en a un non engen-
« dré, et un autre qui procède véritablement de Lui ;
« ce dernier n'est pas fait de sa substance et ne par-
« ticipe en aucune sorte à sa nature, mais il est diffé-
« rent en nature et en puissance, il est fait à la res-
« semblance de la nature et de la puissance de son
« auteur. » Arius dit : Si nous prenons ces paroles :
« Je vous ai engendrés de mon sein, je suis sorti de
« mon père et je viens, » dans le sens que quelques-
uns leur donnent, comme si elles marquaient une
portion ou une émission de substance, il s'en suivra
nécessairement que le Père est un être composé, divi-
sible et sujet au changement.

Ainsi donc, dès l'abord, l'arianisme fut aussi affirmatif à l'égard du Père qu'on pouvait l'être, et la persistance avec laquelle ces affirmations sont multipliées nous le montrent comme une réaction, soit contre la confusion des trois personnes de la Trinité, soit contre une division en personnes distinctes, douée des mêmes attributs et ayant toute l'apparence d'un polythéisme. Mais il y a aussi un autre motif à cela : ces affirmations sont une compensation nécessaire aux négations qu'il accumulait à l'endroit du Fils. En effet, autant il affirme en parlant du Père, autant il nie en parlant du Fils. De plus, s'il est clair

quand il s'agit du Père, il ne l'est plus autant quand il s'agit du Fils, surtout en ce qui concerne ses qualités. Le Fils est une créature, car « Il n'est pas non engendré, « ni en aucune sorte partie du non engendré, aucune « matière n'a servi à sa formation, mais il a subsisté « par la volonté de Dieu avant tous les temps..., il « n'était point avant d'avoir été créé, terminé ou engendré ou fondé, car il n'était pas non engendré. » Partant toujours de l'idée du Père, seul Dieu, un et immuable, Arius accorde la génération du Fils, mais non de l'essence du Père. Le Père l'a engendré en ce sens qu'il l'a créé et parfaitement doué de tous les attributs de la divinité, qu'il en est l'auteur, et il en conclut directement que le Fils n'est pas de même essence, car il a été tiré du néant, et cela par le seul acte de la volonté de Dieu qui a voulu lui donner l'être. Arius, établissant la génération du Fils, dit ensuite qu'elle est éternelle, avant tous les temps et avant tous les siècles, mais qu'il n'était point avant d'avoir été créé. Il serait intéressant de savoir comment Arius expliquait sa pensée, car si l'idée d'une génération du Fils, antérieure à tous les temps et éternelle ne lui paraissait pas claire, il ne l'a certainement pas davantage éclaircie.

Ce Fils a été créé, engendré, fondé avant tous les temps, éternellement, et malgré cela, il y a eu un temps où le Fils n'existait en aucune manière, où le Père était parfaitement seul. Arius, en cela, est conséquent avec l'idée de laquelle il est parti, ne voulant pas que le Fils fût engendré, au vrai sens du mot, par le Père et de même essence que lui, de crainte d'un dédoublement de la divinité. Quelle que soit, s'il

nous est permis de parler ainsi, l'éternité qu'il lui accorde, puisqu'il a été créé de rien, il y a eu un temps où le Fils n'existait pas. Ce n'est donc plus qu'une simple créature créée comme toutes les autres, créée par un acte de la volonté de Dieu. Bien plus, comme toutes les créatures, il a été fait capable de vice et de vertu. Voilà donc le Fils parfaitement semblable aux autres hommes, et cependant il est appelé Fils de Dieu, il est éternel, immuable, et d'une nature semblable à celle du Père. Cette difficulté n'en est pas une pour Arius : le Fils a été créé capable de vice et de vertu, c'est vrai, c'était une conséquence du libre arbitre qu'il possédait, mais étant muable, il a voulu demeurer dans le bien. Voilà un degré de supériorité sur les autres créatures. Il y a plus. Le Père, sachant qu'il en arriverait ainsi, c'est-à-dire que cet être qu'il venait de créer choisirait librement le bien, et, par un usage de sa liberté conforme à la volonté de Dieu, s'y maintiendrait, lui donna par avance et en vue des bonnes œuvres qu'il devait faire, la gloire qu'il aurait obtenue ensuite par sa vertu. C'est un second degré de supériorité. Mais ici surgit une question bien naturelle : pourquoi crée-t-il cet être et lui fait-il la grâce de l'appeler son Fils ? Pourquoi lui accorde-t-il une demi-divinité ? Certainement parce qu'il devait la mériter par ses actes.

Ici, rappelons ce que nous avons dit dans notre chapitre premier touchant la théorie de Philon sur les intermédiaires : Dieu, absolu, parfait, ne peut entrer en contact avec la matière, avec le cosmos, et il

fait intervenir une série d'intermédiaires compris sous le nom général de Logos divin. Cette idée n'est pas complètement étrangère à l'arianisme, car, pour Arius, la cause de la création du Fils est la création du monde. Cette première créature n'est pas le commencement de la création, car Arius ne veut pas non plus mettre la divinité en contact avec la matière, il lui faut un intermédiaire : le Fils.

Le Fils est donc créé à la seule fin de créer le monde. Si Dieu n'avait pas eu l'intention de manifester sa gloire par la création, il n'aurait pas eu besoin du Fils, et ne l'aurait pas créé, car sa présence eût été inutile. Arius, pour éviter une inconséquence, tombe dans une plus grande, il manque son but, car s'il n'hésite pas à faire créer le Fils par le Père, pourquoi ne pas faire créer le monde directement par Dieu aussi ? Car enfin, le monde tel qu'il existe, souillé par le péché, est apparu pur au commencement. La première créature qui y fut placée était douée comme le Fils, et capable de bien et de mal. Pourquoi la dignité de Dieu eût-elle été atteinte en créant l'un plutôt que l'autre ?

Cette objection s'était évidemment présentée à l'esprit d'Arius, et la réponse qu'il y fait, loin d'être satisfaisante, est contraire à toutes les données bibliques. En effet, Dieu, selon Arius, ne pouvait créer le monde qu'il savait devoir tomber sous l'empire du péché. La créature n'était pas souillée, mais elle devait le devenir, et la parfaite sainteté de Dieu ne pouvait qu'être compromise quand Dieu n'aurait créé l'univers que par un effet de sa volonté. Dieu ne peut pas entrer en contact avec des créatures vouées au péché.

Mais alors, dirons-nous, si Dieu n'a pu donner la vie à ses créatures quand elles étaient pures, que penser de la Bible toute entière qui nous montre ce même Dieu sans cesse agissant dans le monde pour le conserver et pour sauver ces mêmes créatures souillées et pécheresses. La difficulté, comme on le voit, n'était que déplacée. Une dernière ressource restait à Arius pour échapper à cette contradiction qui était une déduction logique de son point de départ : Dieu nous est montré dans la Bible comme créant, conservant et sauvant le monde, mais de même qu'il a employé le Fils pour le créer, il s'est servi de lui comme intermédiaire pour le conserver et le sauver. Le Fils a été le moyen, Dieu n'est pas intervenu directement dans ces trois manifestations de la divinité.

Cette dernière déduction de la doctrine arienne est une hypothèse gratuite de notre part, car nous n'avons rien trouvé, dans les écrits des Pères, qui puisse nous éclairer sur ce sujet. Cependant Arius a dû prévoir ces objections, mais nous ignorons de quelle manière il y répondait.

Quoi qu'il en soit, une autre différence entre le Fils et les autres créatures, c'est que celles-ci ont reçu l'être de Dieu par lui, tandis qu'il l'a reçu de Dieu directement. Mais le rôle joué par le Fils dans la création du monde ne lui accorde pas une bien réelle supériorité sur les autres créatures. Ce n'est pas lui qui a créé, car le Père ne lui a accordé aucune puissance pour cela ; il est entièrement passif dans la création, ce n'est pas lui qui crée, c'est le Père. C'est là, en effet, ce qu'Eusèbe, exposant la doctrine

arienne à Paulin de Tyr, déclare formellement : « Rien n'a été produit que par la volonté de Dieu... », et plus loin : « Toutes choses ont été faites par le « Verbe, mais c'est Dieu qui les a faites... » Arius a fait créer le Fils directement par le Père pour le relever un peu, et en fait l'intermédiaire entre Dieu et l'univers, mais ce n'est que la main mise en action par une volonté, par une force qui lui est étrangère, et qui retombera inerte dès que l'impulsion cessera.

Ici, on l'a cru du moins, Arius comprit combien la place qu'il assignait au Fils était indigne de lui et qu'il creusait un abîme infranchissable entre lui et l'orthodoxie. Nous allons voir comment il essaya de le faire disparaître, tout en rejetant ce qui pourrait nuire à l'unité de Dieu. « Nous croyons, dit-il, que Dieu, avant les temps éternels, a engendré son Fils unique par qui il a fait le monde et le reste des créatures. » Voilà un grand pas fait vers l'orthodoxie, mais il ne s'arrête pas là, il ajoute : Nous confessons qu'il l'a engendré non en apparence seulement, mais en effet et en vérité. Arius explique sa pensée en disant (lettre d'Arius à Alexandre) : « C'est par un « pur mouvement de sa volonté qu'il (le Père), lui a « donné l'être et l'a rendu immuable et inaltérable, « qu'il l'a fait sa créature parfaite, mais non pas « comme une des autres créatures, son enfant, mais « non pas comme le reste de ses enfants. Que ce « n'est pas, comme l'enseigne Valentinien, par une « émission, qu'il est le fruit du Père ; il n'est pas non « plus, comme Manichée l'a inventé, une portion de la « substance du Père, ni tel que l'a imaginé Sabellius

« qui, divisant l'unité, a avancé qu'il était Fils et
« Père tout ensemble, etc. Nous affirmons qu'il n'a
« pas été engendré et créé Fils par une nouvelle créa-
« tion postérieure à son être... Nous soutenons qu'il
« a été créé par la vertu de Dieu avant les temps et
« avant les siècles, et qu'il a reçu du Père la vie et la
« gloire dont il était environné. » Nous voyons
d'après ce fragment de lettre qu'Arius ne joue pas
tant sur les mots qu'on a bien voulu le dire. Il n'a
pas affirmé tantôt la génération du Fils par le Père,
tantôt sa création selon les besoins de sa cause. Au-
tant que nous avons pu le voir, il reste conséquent
avec ce qu'il a posé d'abord. Il a repoussé l'idée
que le Fils fût de l'essence du Père ; par conséquent
il a été créé de rien, et s'il paraît par moment se
contredire à ce sujet, ce n'est qu'en apparence. Car,
après avoir expliqué et établi nettement la création
du Fils, il indique dans quel sens on a pu dire qu'il
est engendré, et il repousse le sens qu'on donnait à ce
mot en l'appliquant au Fils.

Il en est de même pour beaucoup d'autres asser-
tions d'Arius qui paraissent contradictoires, et qu'on
lui a reprochées comme des subterfuges inventés
pour échapper aux condamnations dont on le mena-
çait. Pour Arius il n'en était pas ainsi. S'il peut dire
que le Fils est vraiment Fils du Père et engendré par
Lui, il dira, au même titre, que le Fils est d'une
essence semblable à celle du Père. Non pas qu'il le
fût nécessairement et par essence, mais parce que
Dieu l'avait adopté comme tel à cause de la perfection
qu'il devait montrer.

De même le Fils n'était pas, en principe, un être

éternel, car, étant sorti du néant, il y avait un temps où il n'existait pas, mais le Père sachant de quoi il serait capable, l'a doué d'éternité. Arius peut donc dire que le Fils est éternel comme le Père, il entend par là qu'il n'aura point de fin.

Lorsque le Fils sortit du néant, c'était une créature douée de libre arbitre, capable de vice et de vertu, et par conséquent muable; mais comme par un usage de sa volonté, il a choisi de demeurer dans le bien, le Père le rend immuable. Le Fils est donc immuable, non parce qu'il l'a toujours été, mais parce que le Père l'a doué d'immutabilité.

On conçoit, d'après cela, pourquoi Arius ne recula pas devant le mot *engendré*. Car pour lui il ne signifiait pas que le Fils fût sorti du sein du Père, il l'employait par opposition au mot *fait*, usité en parlant des autres créatures. Le Fils est, en effet, sorti des seules mains du Père, et, de plus, a reçu de lui plus qu'aucune autre créature, si bien qu'on peut l'appeler Dieu, et cela non pas parce qu'il était tel dès son origine, mais parce que Dieu l'a doué des attributs qui le rendent semblables à Lui, et à ce titre, il peut être appelé vrai Fils et vrai Dieu. Arius pouvait donc se servir des termes employés par l'orthodoxie sans cependant revenir en arrière. Ce qu'on peut lui reprocher à ce sujet, c'est que ces termes, lorsqu'il n'y ajoutait pas une interprétation particulière, n'exprimaient pas sa pensée en entier, et qu'il se servit plusieurs fois de la confusion qui en résultait, soit pour déjouer ses adversaires, soit pour capter la bonne foi de ceux qui, comme Constantin, voulaient avant tout réconcilier les deux partis, et cela sans trop chercher

où aboutissait le système. Mais où il est évident qu'Arius manqua de profondeur, c'est dans la partie affirmative de son système concernant la divinité du Fils. Nous répétons que nous n'exposons l'arianisme que d'après les documents que nous possédons, et le nombre en est si restreint qu'il est impossible de le reconstituer en entier. Nous ne pouvons avoir qu'un léger aperçu sur une partie des points essentiels.

Néanmoins nous croyons, d'après ce que nous avons sur ce sujet, pouvoir affirmer que la divinité du Fils n'en est pas une, elle n'est que fiction. En effet, prenons n'importe lequel des attributs de la divinité accordée au Fils, nous verrons qu'il n'y a rien d'absolu. Le Fils n'est pas, au sens vrai et généralement accordé à ce terme, Fils de Dieu, car il l'est devenu ; il n'est pas vraiment immuable ni vraiment éternel, car à un moment donné il était capable de changement, et avant d'avoir été créé il n'existait pas.

Origène, avant Arius, avait été amené à dire que le Verbe était une créature, mais il avait maintenu son éternité. Arius voulut faire disparaître cette contradiction, et nous venons de voir comment il y réussit, ou plutôt comment il n'y réussit pas du tout. Car enfin, si Origène était illogique, Arius le fut moins en apparence et plus en réalité. La divinité du Verbe n'en est plus une, car tous les attributs de la divinité accordés au Christ ne font pas partie de son essence, il les a acquis, ce sont des dons que Dieu lui a faits. Or, ce que l'on acquiert, ce que l'on reçoit en don peut se perdre. Il résulte de cela qu'Arius soutient la divinité du Verbe, mais il affirme aussi son huma-

nité. Il est vrai homme parce qu'il a été, dans le principe, semblable aux autres hommes. Mais l'une et l'autre de ces assertions sont également erronées ; car enfin, si Dieu l'a créé ainsi sans que sa dignité fût compromise, pourquoi a-t-il eu besoin d'un intermédiaire pour créer les autres créatures ? Il n'est pas non plus créé au même titre que les autres créatures ; il reçoit l'être des seules mains du Père pour devenir l'instrument de la création, rôle auquel aucun homme n'a été et ne peut être appelé. Il ne peut donc pas dire que le Fils est vraiment homme. Quant à la divinité du Verbe, de peur d'en faire un second Dieu, d'avoir deux êtres non créés, il lui a refusé la même essence qu'au Père, et lui refuse maintenant la même divinité pour pouvoir mieux le subordonner au Père. De même que ce n'est pas par son essence que le Fils possède tous les attributs de la divinité, il ne les possède pas au sens absolu, et la conclusion nécessaire c'est que le Fils n'est pas réellement Dieu. Evidemment nous ne pouvons le laver du reproche qu'on lui a fait de manquer de profondeur, mais, encore une fois, avons-nous toute l'idée d'Arius à ce sujet ? Nous ne le croyons pas.

On comprendra aisément qu'un travail sur cette partie fort peu connue de l'arianisme doive être restreint. On ne saurait préciser ce qui, d'après les documents transmis par l'histoire, est resté dans le vague. Vouloir rendre plus clairs ces faits, ce serait risquer de les fausser, et, comme nous l'avons dit en commençant, nous n'avons pas la prétention de combler toutes les lacunes qui existent dans ce sujet.

Quoi qu'il en soit, voici, sur la personne et l'œuvre de Jésus-Christ, les conclusions et le résumé de notre étude.

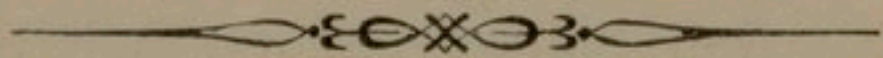
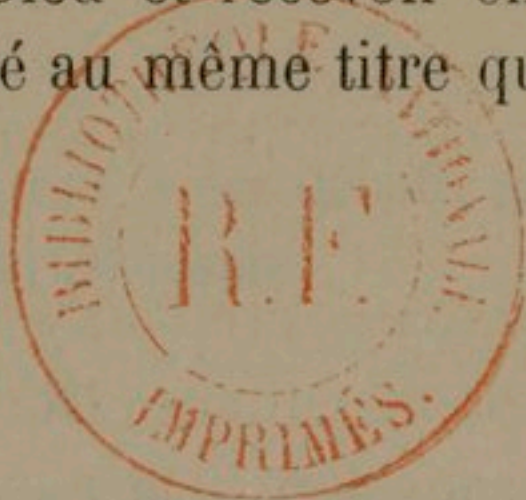
Arius écarte toute idée d'un dédoublement de la divinité, mais la conclusion à laquelle il arrive devient un vrai polythéisme. Ce Fils, s'il est doué de tous les attributs de Dieu, n'est-ce pas un second Dieu, bien plus distinct du Père que ne l'était celui de l'orthodoxie dont Arius était choqué ? Mais comment serait-il Dieu et doué de tous les attributs de la divinité, puisqu'il lui refuse la volonté ? En effet, nous l'avons vu, ce n'est qu'un instrument. Malgré les affirmations les plus catégoriques d'Arius, le Fils n'est pas vrai Dieu. Et quant à son humanité, elle est illusoire, elle n'a jamais existé. Nous en avons la preuve dans ces paroles d'Arius et d'Eusèbe, son ami et défenseur : « Nous affirmons que le Fils a été doué comme les « autres créatures capables de vice et de vertu, « mais qu'il a, par son libre arbitre, choisi le bien, « et qu'à cause de cela Dieu l'a doué des mêmes attributs que lui. » Voilà qui semble établir clairement l'humanité du Fils ; sortant des mains de Dieu, il était en tout point semblable à l'homme au moment de sa création. Mais que devient cette humanité en face de cette déclaration : « Nous affirmons qu'il n'a « pas été engendré et créé Fils par une création postérieure à son être... » ? Si, en le créant, Dieu l'a créé Fils, et à ce titre l'a engendré parce qu'il devait faire un bon usage de sa volonté, à quel moment a-t-il pu exercer sa volonté, son libre arbitre, pour choisir entre le bien et le mal ? Créé par un seul acte de la volonté du Père, et créé Fils, il n'a donc jamais existé

comme homme et on ne peut dire qu'il soit vraiment homme. Que reste-t-il de son humanité et de sa divinité ?

Ce système va à l'encontre de toutes les données bibliques qui nous montrent le Fils vrai Dieu et vrai homme : « Cette Parole était Dieu... et la Parole a « été faite chair, » dit saint Jean. L'union de la nature divine et de la nature humaine dans le Fils est un mystère qu'Arius prétend en vain éclaircir et expliquer, que nous comprendrons complètement lorsque nous « verrons face à face » et non plus comme dans un miroir. Je dis complètement, car ce n'est que par la foi que nous voyons Dieu revêtant, par un acte constant de sa volonté, la nature humaine hormis le péché, vivant, souffrant, et, Maître de la vie et de la mort, se soumettant pour un temps à cette dernière. Ainsi, vrai Dieu et vrai homme, il peut souffrir, mourir, son sacrifice est complet. Il n'en est pas de même du Fils tel qu'Arius le conçoit ; son sacrifice est nul parce qu'il est impossible et parce que ce n'en est pas un. En effet, cet être, s'il est doué de tous les attributs de Dieu, ne peut souffrir ni mourir ; il peut simuler tout cela, mais ce n'est qu'une apparence. S'il admet que ces souffrances et cette mort sont réelles, ce n'est plus qu'une créature qui souffre et meurt. Dans ces deux alternatives il n'y a pas de sacrifice, mais seulement le simulacre d'un sacrifice.

De plus, ce sacrifice vrai ou simulé eût été inutile, car le Fils n'a pas été doué autrement que tout autre homme ; il ne nous est supérieur que par l'usage qu'il fait de sa volonté. Or ce qu'il a fait, tout être doué comme lui peut le faire, à quoi donc son

sacrifice servirait-il ? L'exemple de sa vie suffit non-seulement pour montrer comment on accomplit la volonté de Dieu, mais pour prouver qu'on peut l'accomplir parfaitement, et qu'ainsi tous les hommes peuvent devenir fils de Dieu et recevoir en don tous les attributs de la divinité au même titre que le Fils.



Le 15 Mars 1871
Monsieur le Ministre
J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint
un rapport sur les travaux effectués
par le service des Ponts et Chaussées
pendant l'année 1870.

Le rapport est divisé en deux parties.
La première partie contient les
résultats des travaux effectués
pendant l'année 1870.
La seconde partie contient les
propositions de travaux à effectuer
pendant l'année 1871.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre,
l'assurance de ma haute considération.

Le Ministre des Travaux Publics
G. DE CAUVIN

THÈSES

I

L'arianisme, tel qu'il apparaît à ses débuts, méconnaît les données fondamentales du Christianisme.

II

L'humanité qu'Arius accorde à Jésus-Christ n'est pas réelle.

III

La divinité qu'Arius accorde au Fils n'est pas réelle.

IV

Si la divinité accordée au Fils était réelle, Arius tomberait dans le polythéisme qu'il veut éviter.

V

L'arianisme rend le sacrifice de Christ inutile, impossible.

Vu par le Président de la soutenance,

Le 29 juin 1883.

E. DOUMERGUE.

Vu par le Doyen,

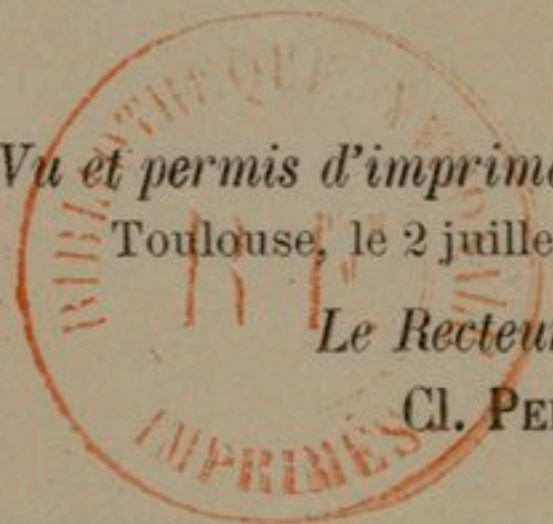
Charles Bois.

Vu et permis d'imprimer,

Toulouse, le 2 juillet 1883.

Le Recteur,

Cl. PERROUD.



TABLES

I. Les noms des personnes qui ont été
nommées pour la première fois.

II. Les noms des personnes qui ont été
nommées pour la seconde fois.

III. Les noms des personnes qui ont été
nommées pour la troisième fois.

IV. Les noms des personnes qui ont été
nommées pour la quatrième fois.

V. Les noms des personnes qui ont été
nommées pour la cinquième fois.

VI. Les noms des personnes qui ont été
nommées pour la sixième fois.

VII. Les noms des personnes qui ont été
nommées pour la septième fois.

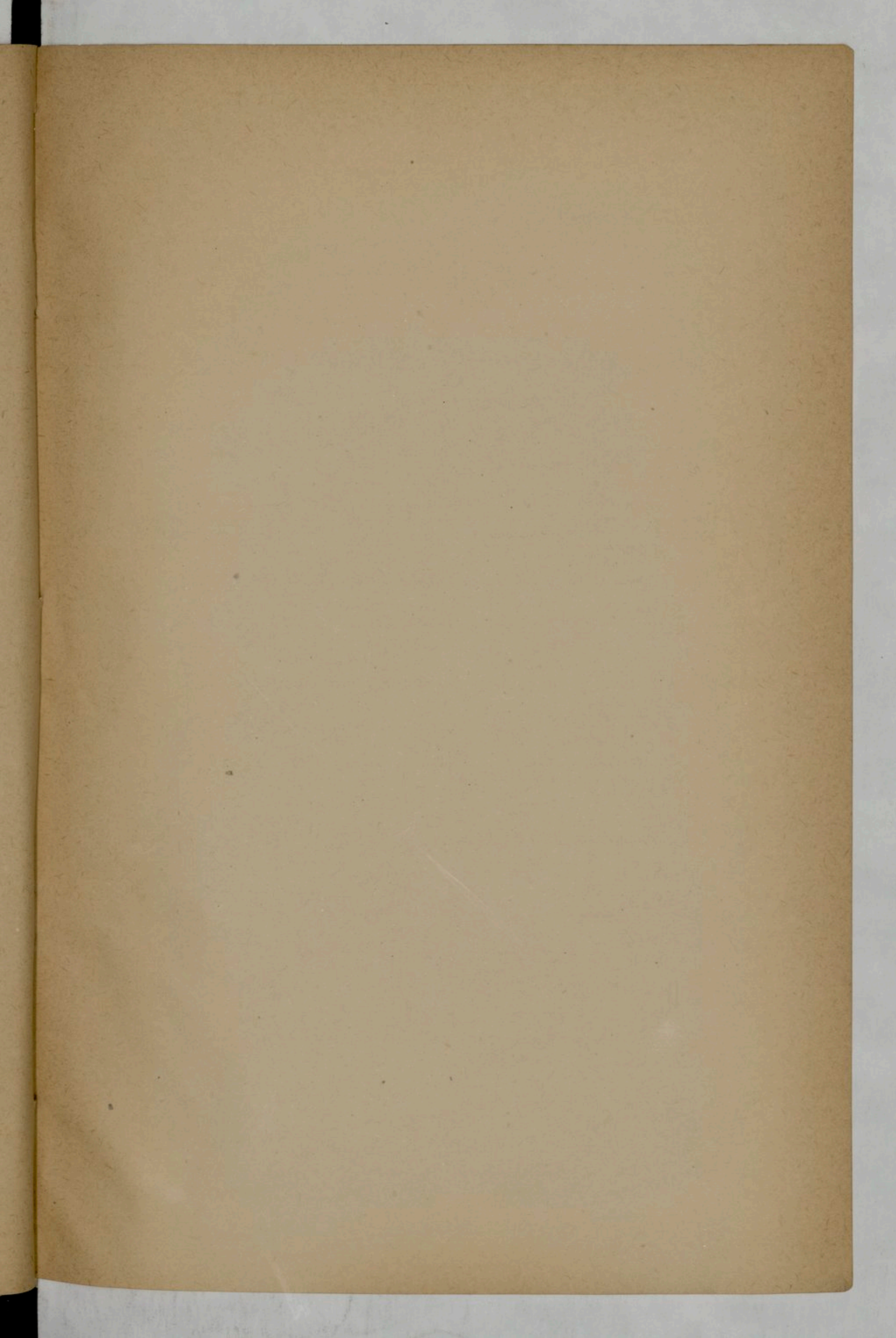
VIII. Les noms des personnes qui ont été
nommées pour la huitième fois.

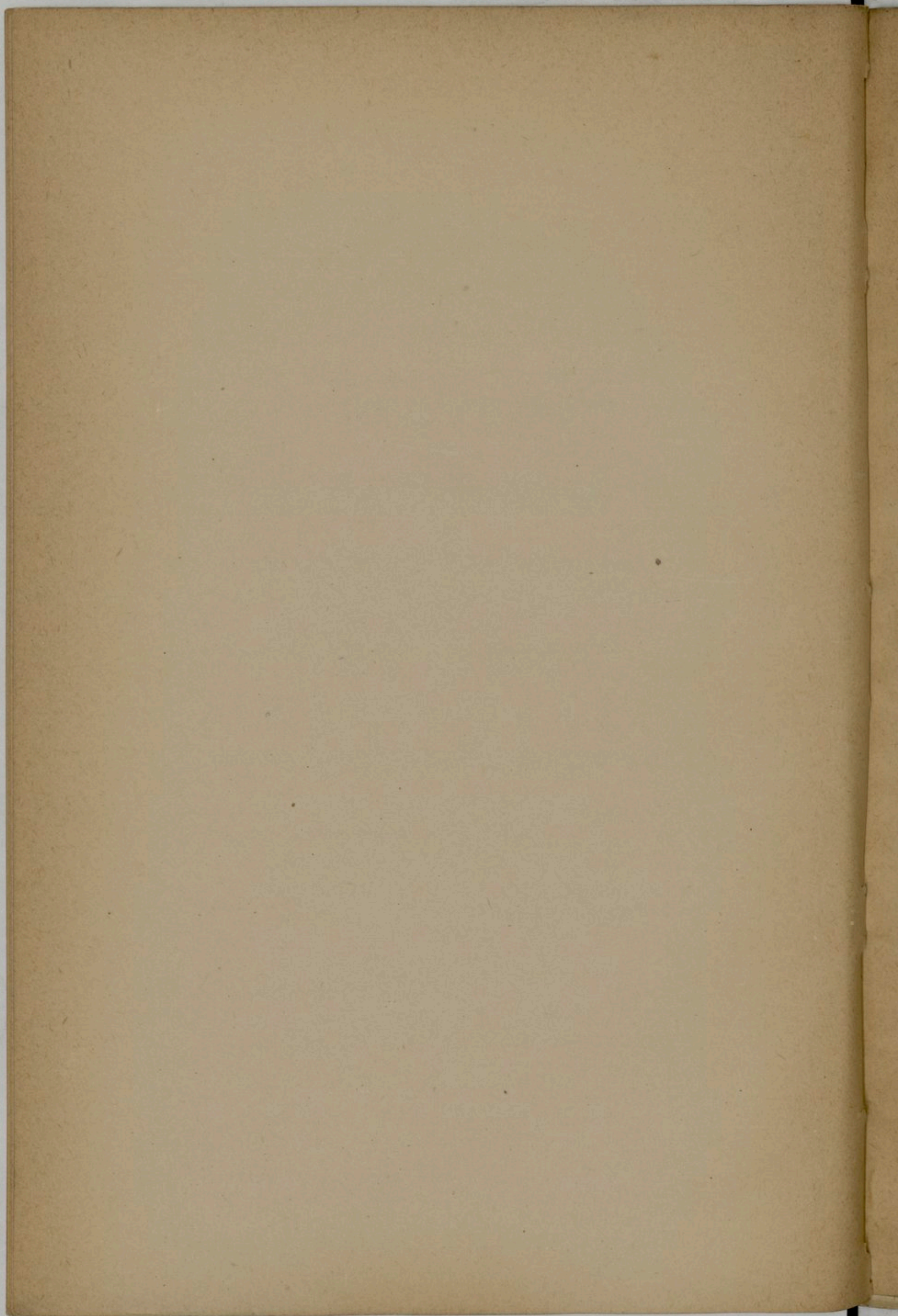
IX. Les noms des personnes qui ont été
nommées pour la neuvième fois.

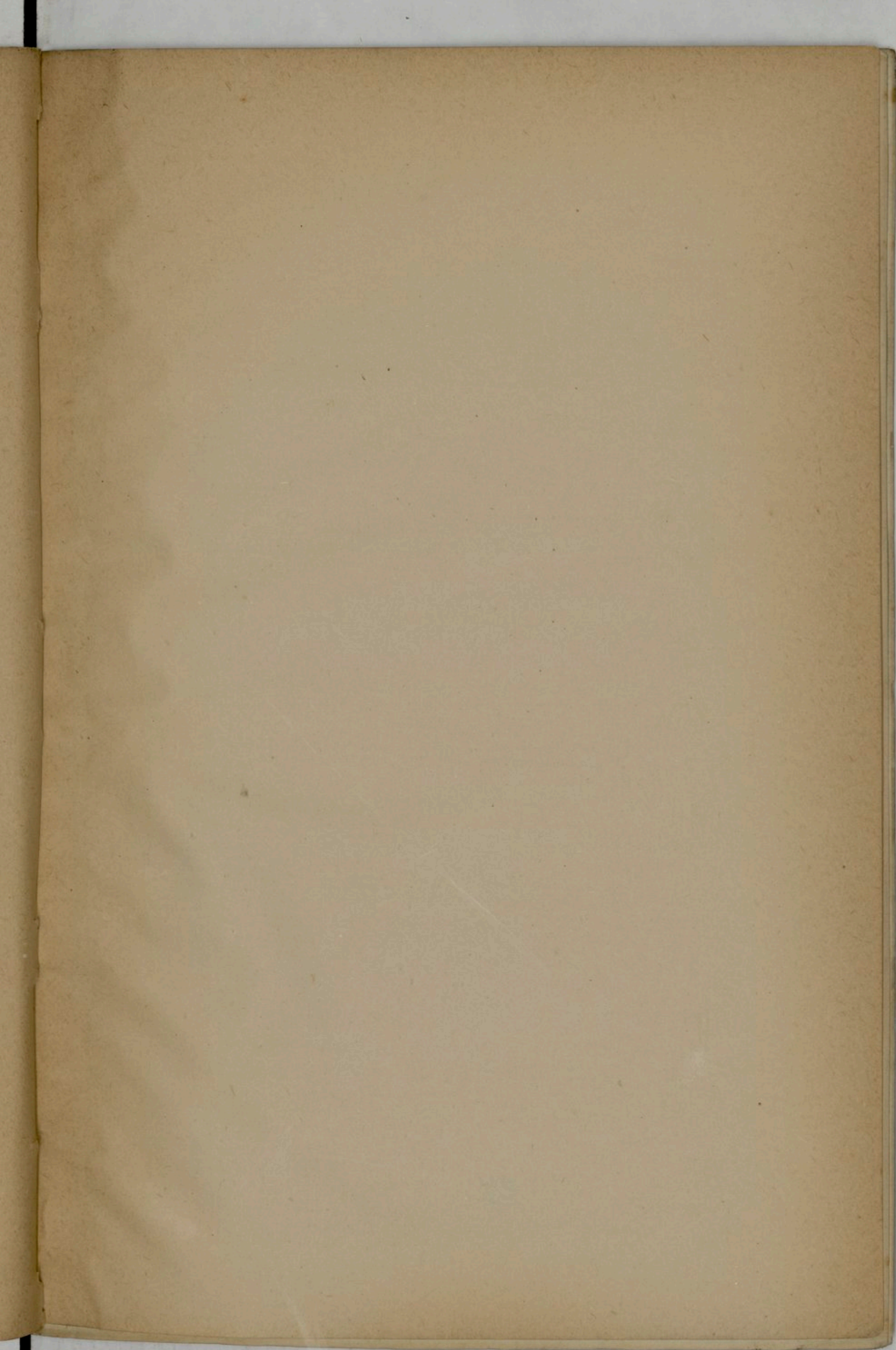
X. Les noms des personnes qui ont été
nommées pour la dixième fois.

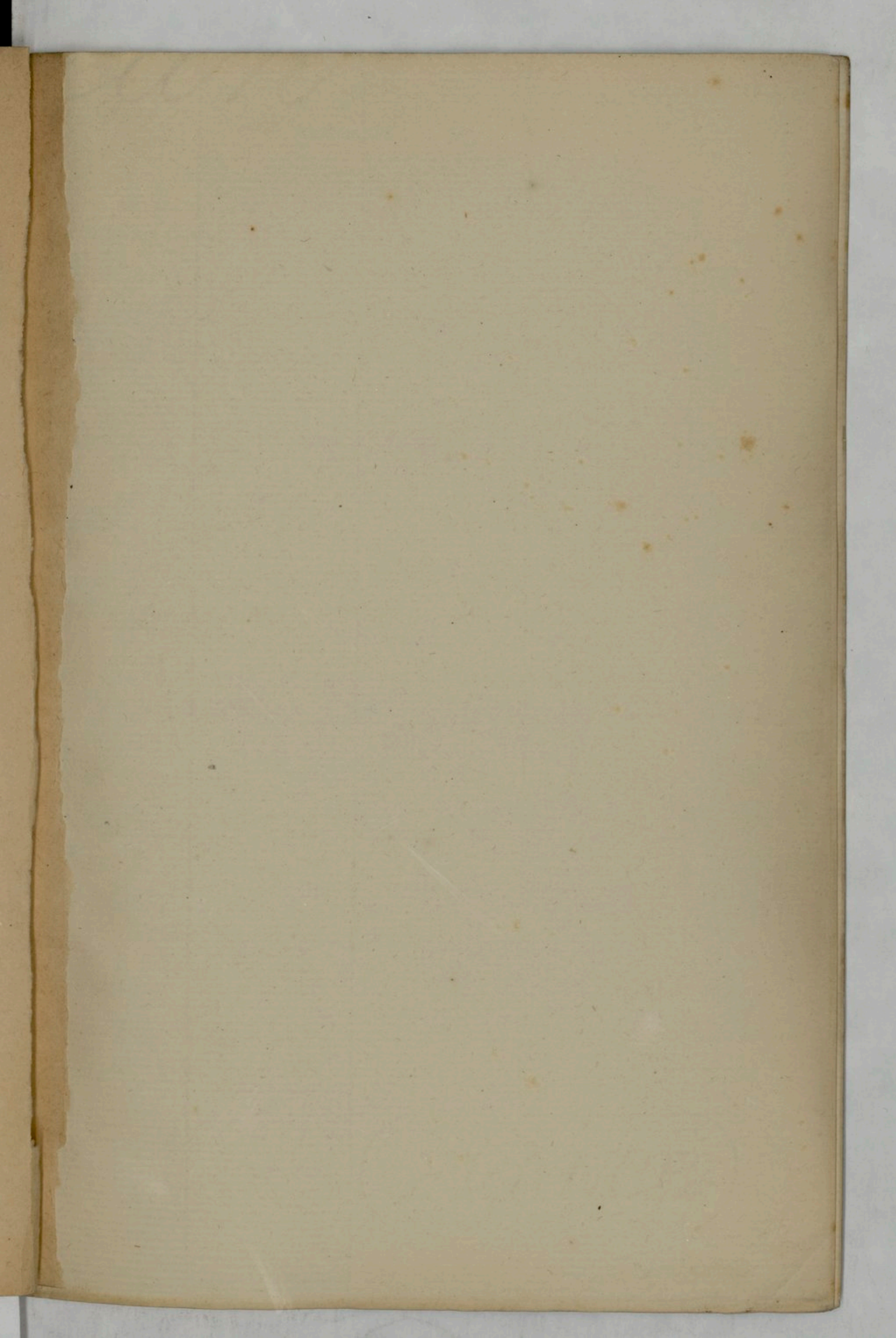
XI. Les noms des personnes qui ont été
nommées pour la onzième fois.

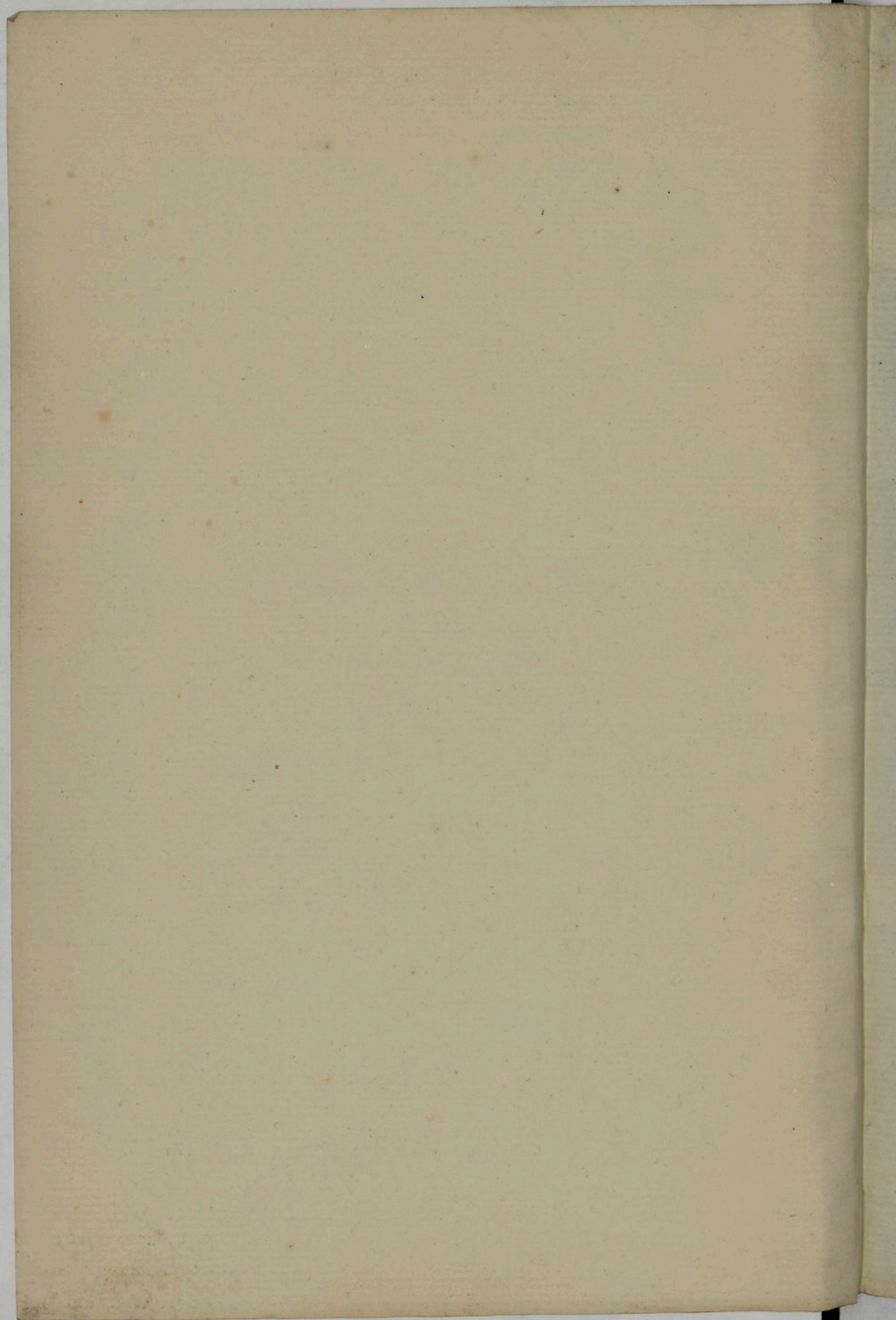
XII. Les noms des personnes qui ont été
nommées pour la douzième fois.

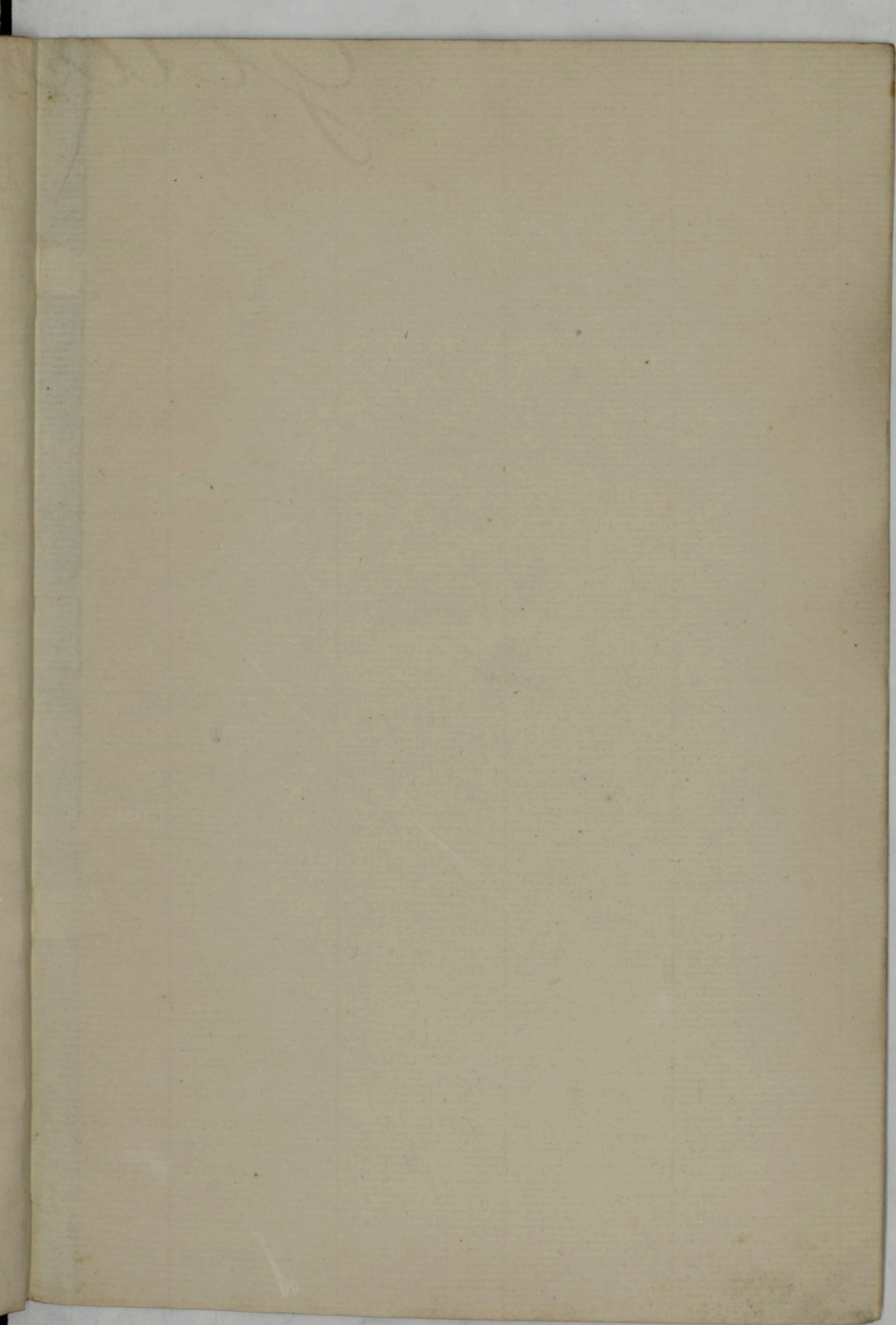












BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 04445434 8